

L'EXCOMMUNIÉ

ORGANE DE LA LIBRE-PENSÉE



BUREAU CENTRAL DE VENTE : A LYON, au Bureau des Journaux, rue Tupin, 34. — A PARIS, chez Roy et C^{ie}, rue du Croissant, 13.

AVIS A NOS LECTEURS

En vente, depuis le 15 septembre, chez tous les libraires et au bureau de l'EXCOMMUNIÉ, rue Quatre-Chapeaux, 7, Les n° 1 et 2 de l'EXCOMMUNIÉ.
Chaque numéro : 20 centimes.

CARILLON ÉLECTRIQUE

ROME. — 3 octobre. — Depuis la nouvelle que le Czar a confisqué, au profit des pauvres, l'argent récolté en Pologne pour le denier de Saint-Pierre, l'indignation règne au Vatican....
C'est le moment de faire un miracle.... celui de la multiplication des.... écus!
RIVES DU LAC-SALÉ. — 4 octobre. — Un grand schisme vient de se produire chez les Marmons touchant le dogme de la polygamie!....
Un schisme!.... même parmi les saints des derniers jours!
DRESDEN. — 6 octobre. — Une assemblée populaire de plus de cinq mille personnes vient de voter l'abolition des couvents et des institutions qui y ressemblent....
L'Épée en a hurlé!
CALCUTTA. — 5 octobre. — La veuve Mussumat Rahissia vient de se brûler sur le bûcher qui dévorait le cadavre de son mari, chef de brahmines....
« Mon âme, s'écriait-elle, soupire après celle de mon époux.... son âme appelle la mienne.... toutes deux veulent se rejoindre dans les régions de l'éternel amour! »

DERNIÈRES NOUVELLES

ROME. — 9 octobre. — Les pèlerins commencent à arriver en foule....
On les voit, portant le costume consacré, la longue robe, le large chapeau, le cordon et les coquillages, visiter les basiliques, baiser les saintes statues et les saintes images, et gravir à genoux les marches des autels et les degrés de la *Scala santa*....
Le peuple les regarde en silence....

PETITE CHRONIQUE

Il devient de plus en plus facile de faire, chaque semaine, une excellente récolte dans les champs de la Libre-Pensée; mais à peine avons-nous eu le temps, ces jours-ci, de cueillir à la hâte quelques nouvelles.

Un excommunié de plus, l'ex-carne Hyacinthe. Le pape l'a foudroyé sur le mode majeur. Tout bon chrétien doit lui refuser pain et sel, eau, feu et asile. En attendant qu'il meure de faim et de froid, comme le dernier des francs-maçons, on l'a décrété d'infamie....
Néanmoins, un ancien supérieur des Bénédictins, Pierre des Pilliers, a osé assurer publiquement M. Loyson de son admiration et de son amitié.
Il est vrai que Pierre des Pilliers a dû,

lui aussi, comme il le dit, rompre en visière avec l'Église romaine, pour ne pas sacrifier sa conscience d'honnête homme....

L'ex-bénédictin et l'ex-carne ne sont plus dans le camp de l'Église, mais ils ne sont pas encore dans le nôtre.

A l'heure qu'il est, tous deux sont des révoltés.

Seront-ils jamais deux véritables Libres-Penseurs?
Attendons.

Le citoyen J. Ricciardi, député au Parlement italien, nous écrit qu'il a invité le congrès de la Paix et de la Liberté à nommer des délégués au contre-concile de Naples. Assurance lui a été donnée que les membres de ce congrès se rendraient en foule à son invitation.

Nous avons aussi reçu de Paris une longue liste d'adhésions et de souscriptions au congrès philosophique de Naples.

Les libres-penseurs parisiens acceptent la devise : JUSTICE, INSTRUCTION, et ont la certitude que du contre-concile de Naples doit sortir le triomphe de la Libre-Pensée, la lumière, la vie, la justice.

A Paris, on s'occupe déjà de l'élection des délégués. Le choix d'un bon nombre d'adhérents s'est porté sur les citoyens Regnard et Raoult Rigault, le premier ancien rédacteur de la *Libre-Pensée*, le second ancien rédacteur du *Démocrate*. Ces deux noms ont toutes nos sympathies.

A Lyon, les listes d'adhésion et de souscription se signent avec un entrain remarquable.

Un enterrement civil a eu lieu à Jouet, près Saint-Amand (Cher).

Pour la première fois, cette petite commune voyait une telle cérémonie.

Plus de six cents personnes ont accompagné le corps du jeune Daumy Regnard, rendant ainsi hommage au courage du père qui ne craignait pas d'affirmer hautement des opinions qu'il a toujours énergiquement défendues.

A Lyon, deux autres enterrements civils, tous deux sur la colline de la Croix-Rousse; celui de la citoyenne Roussel et celui du citoyen Neubert. Nous n'avons pu nous rendre à ce dernier, mais nous avons assisté aux funérailles de la citoyenne Roussel, et nous pensons que Lyon a dû voir rarement une aussi imposante cérémonie.

Le cortège a été évalué à trois mille personnes; le nombre des dames était considérable.

Quel enseignement! quel présage!

Un mariage civil :
Le jeudi 30 septembre, le citoyen Bosse-Platière s'est uni, en la mairie de la Croix-Rousse, avec la citoyenne Anne-Marie Janin.

En avant!... Tel a été de tout temps le mot d'ordre sur la colline des travailleurs.

Une naissance qui ne sera point suivie du baptême religieux....

Celle d'Aymée Denis Brack.

Cette petite citoyenne est née mercredi, 6 octobre, à Lyon, rue Quatre-Chapeaux, n° 7.

Puisse-t-elle servir un jour la cause de la Libre-Pensée!

DENIS BRACK.

Lettres du pays de Torquémada

VIII

Je viens de faire une trouvaille, que je qualifie volontiers de précieuse, par cet heureux temps de *Mariolâtrie*. Cette trouvaille est celle d'un livre intitulé *Manuel d'instructions et de prières à l'usage des membres de l'archiconfrérie du TRÈS-SAINT ET IMMACULÉ CŒUR DE MARIE*, par feu l'abbé Dufriche-Desgettes, de son vivant curé de Notre-Dame-des-Victoires, à Paris.

Ce livre, — sur lequel j'ai mis la main en cherchant un volume de Proudhon parmi les quelques ouvrages que j'ai emportés de France, — avait jadis appartenu à ma mère, qui était loin, la bien-aimée, de partager les opinions de son fils. Elle était, en effet, aussi fervente catholique que je suis, moi, incrédule et impie. Elle rêvait de faire de moi un prêtre et m'envoya étudier sur les bancs d'un séminaire! Mais on découvrit bientôt que je n'avais pas la vocation — je crois bien! je passais les récréations à discuter avec les prêtres-professeurs, qui me traitaient charitablement et amicalement de fou — et lorsqu'arriva la fin de l'année scolaire, on me dispensa de revenir après les vacances. — Mais revenons à ma trouvaille.

Le *Manuel* en question, qui porte la date de 1846, en était déjà, à cette époque, à sa onzième édition. Il en sera bien, aujourd'hui, à la soixantième. Ce succès ne doit étonner personne. Ce livre s'adressant aux simples d'esprit et étant chaudement recommandé par toutes les voix de la réclame religieuse, doit nécessairement avoir un grand nombre d'acheteurs et de lecteurs, admirant et applaudissant tous de confiance. Il n'y a pourtant pas de quoi, ainsi que je me propose de le prouver dans une série de lettres.

Avant d'aborder cette critique, laissez-moi profiter de l'occasion, pour faire observer, en passant, combien MM. les catholiques, qui tenent si fort contre le matérialisme scientifique, sont eux-mêmes matérialistes, et cela d'une façon grossière, répugnante et parfois même indécente.

Qu'est-ce, en effet, sinon du matérialisme, que ce culte pour les *cœurs* de Jésus et de Marie? Adorer des viscères!
quelle aberration!

Mais les catholiques n'adorent pas seulement des cœurs; ils descendent plus bas encore, et il existe des églises où l'on présente à la vénération des fidèles le prétendu prépuce de Jésus!...

Et les catholiques osent se moquer des anciens adorateurs de Jupiter, de Mars, de Vénus, de Diane, d'Amphitrite! Mais, au moins, il y avait de la grâce et de la poésie dans leurs fables mythologiques! Mais qu'y a-t-il de beau, de poétique, de gracieux, de tendre, de touchant dans des *cœurs*, des *prépuces* et autres choses du même genre? L'invention est peut-être en progrès d'originalité sur celles des païens; mais, si elle est originale, en revanche, elle n'est guère propre!

Quoi qu'il en soit, et pour en revenir encore une fois au Manuel à l'usage des adorateurs du *très-saint et immaculé cœur de Marie*, je dirai que ce Manuel, qui contient des *Instructions sur les indulgences*, a obtenu, pour ces instructions, la haute approbation du très-grand et très-puissant seigneur Hyacinthe-Louis de Quélen, *par la miséricorde divine et la grâce du Saint-Siège apostolique*, archevêque de Paris, etc. Ce qui n'empêche pas l'auteur de soumettre humblement son œuvre au jugement de la *sainte Église catholique, apostolique, romaine, sa Mère*, et de rétracter d'avance tout ce que ses supérieurs ecclésiastiques pourraient y trouver de répréhensible. J'espère que voici de la résignation et de l'humilité! A la bonne heure! parlez-moi de cet homme-là! C'est, au moins, un écrivain qui ne se laisse pas aveugler par l'amour-propre d'auteur! Grand bien lui fasse!

Ma prochaine lettre vous fera connaître quelles sont, d'après lui, les vertus et la puissance de Marie. C'est ébouriffant!

ED. ROYANNEZ.

Malaga, 25 septembre 1869.

LE PRÊTRE ET LE SORCIER

(suite)

L'Écriture sainte nous montre les démons se répandant par légions dans le monde pour gâter l'œuvre de Dieu, changer le bien en mal, répandre les fléaux de tout genre, assiéger l'homme de tentations, le pousser à l'erreur et au crime, et par leurs habiles machinations entraîner dans l'abîme infernal la majeure partie du genre humain.

L'Église a admis, en outre, que certains hommes, en faisant des *pactes* avec les démons, participent à leur puissance, peuvent troubler l'ordre de la nature, déchaîner les tempêtes, répandre la stérilité dans les campagnes, agir à distance sur leurs semblables, pour les frapper d'une multitude de maux, et même lancer la mort.

Ce sont les *sorciers* dont l'existence et les attributs sont attestés par une foule de canons et de monuments ecclésiastiques et par les décisions des plus grands docteurs. Le rituel et la liturgie sont les témoi-

gnages irrécusables de l'enseignement de l'Eglise. On y voit aussi le clergé s'attribuer une contre-magie ayant pour but d'annihiler la puissance des sorciers et de produire surnaturellement des résultats égaux et même supérieurs à ceux de leurs rivaux.

C'est par l'exorcisme que le clergé s'escrime contre les démons qui remplissent toute la nature pour la maléficer.

Ainsi le prêtre, quand il fait de l'eau bénite, commence par exorciser l'eau et le sel.

Comme l'eau qu'il emploie a été puisée au hasard dans un amas considérable, rivière ou puits, et que de même les deux ou trois grains de sel qu'il y ajoute, ont été pris dans un monceau, on doit en conclure que ces substances sont homogènes avec les échantillons, et chaque goutte d'eau, chaque grain de sel contient au moins un diable.

On ne peut donc se baigner, se laver, boire de l'eau, manger un ragoût ou une salade, sans se mettre en contact avec une légion de diables, sans se les introduire dans le corps, sans se les assimiler, s'en imprégner, s'en saturer.

Quoique le baptême nous ait délivrés du diable, l'ait chassé de notre corps, nous ne cessons de l'y faire rentrer et de nous en nourrir, et chaque corps humain est un nid effroyable de diables, une succursale de l'enfer.

Il y a de quoi être glacé d'épouvante; et l'on conçoit que la terreur inspirée par ces croyances ait causé fréquemment la fureur et la folie.

Citons quelques-unes des cas de lutte entre le prêtre et le sorcier.

Un des prodiges les plus bizarres et les plus familiers aux suppôts de Satan, c'est de nouer l'aiguillette.

Un homme jeune, vigoureux, épouse la femme pour laquelle il brûle d'amour; mais quand vient le moment, si longtemps attendu où il espère la posséder, tout à coup il est frappé d'impuissance, semblable à un vieillard débile et décrépité. C'est qu'un méchant sorcier, jaloux de son bonheur, lui a jeté un sort, et, par un art diabolique, a paralysé sa virilité.

L'Eglise, notre bonne mère, qui a des remèdes pour tous les maux, n'a pas oublié ce cas intéressant. C'est par l'exorcisme qu'elle dénoue l'aiguillette et restitue à l'ensorcelé sa vertu première.

« Que toute puissance diabolique s'éteigne en toi. Sois délivré de toute ligature, fascination et maléfice de Satan et de ses ministres (les sorciers). Qu'il te soit donné la fécondité et la grâce, pour que tu puisses user du mariage, etc. (1). »

Le prêtre conjure les démons qui ont fabriqué ce maléfice, en quelque lieu qu'il soit placé, avec l'aide de sorciers ou sorcières, nonobstant tous pactes conclus entre eux et les démons.

Il n'y a sorte de méfaits que ne commettent les démons, et leur plaisir est surtout de bouleverser les éléments, de produire du désordre, de déchaîner les fléaux; ils se plaisent dans le gâchis, dans le fouillis.

Voici ce que nous enseigne un des prélats les plus distingués de notre époque et l'un des plus purs ultramontains :

« Les démons qui infestent toute la nature, aiment surtout à exercer leur action dans les moments de crise et de violence; partout où est le désordre, ils se trouvent dans leur élément. L'Ecriture les appelle les esprits des orages, et, parlant des tempêtes et des fléaux, elle dit qu'ils sont l'ouvrage des anges mauvais (2). »

A. S. MORIN (MIRON).

(A continuer.)

(1) Sengis, réformateur de l'Ordre de Saint-François, Collectio, sine apparatus benedictionum, conjurationum, exorcismorum, etc., Venetiis, 1732, §. 79, p. 176.

(2) Pie, évêque de Poitiers. Prières et cérémonies pour la bénédiction des cloches, Chartres, 1846, p. 11.

AU COUVENT DE LA TRAPPE

— On t'avait dit, ma chère nièce, que nous menions ici une vie de paresse; tu vois qu'il n'en est rien, et que nos travaux sont nombreux et pénibles.

— C'est vrai, ma tante; mais vous n'avez pas les ennuis, les soucis et les chagrins de la famille.

— Oui, mais nous prions Dieu pour les pêcheurs! Ne faut-il pas quelqu'un pour fléchir sa colère?

— Non, ma tante, je ne crois pas à la colère de Dieu. En tous cas, nous ne saurions lui déplaire en suivant les lois qu'il aurait tracées dans la nature. Or, le couvent est contraire à toutes ces lois.

— Je conviens qu'il est plus naturel de s'abandonner à tous ses penchants, de jouir des vanités et des plaisirs du monde!

— Vous plaisantez à votre tour, ma tante! Vous savez fort bien que ces plaisirs n'existent qu'en apparence.

— Oui, je sais que le monde n'est pas beau.

— Il est très-laid, ma tante, et plein de dépravation et d'hypocrisie. Les gens sincèrement honnêtes y sont abreuvés de dégoût, et il leur faut un courage à toute épreuve pour persévérer dans le bien.

— Sans doute, mon enfant, il y a là quelque mérite. Mais si tu compares avec nos austérités et nos prières...

— Elles sont peu de chose, ma tante, auprès des inquiétudes, des déceptions, des angoisses qu'il faut supporter dans la vie ordinaire, des vices et des trahisons dont il faut se défendre et des souillures dont il faut se garantir. Vous ne pouvez vous faire la moindre idée de toutes les misères de la société.

— Je les comprends très-bien, au contraire, ma fille, et je m'applaudis d'y avoir échappé. J'ai eu raison, puisque je trouve ici le bonheur que vous cherchez en vain.

— C'est bien cela! Vous fuyez le monde dans un intérêt personnel, abandonnant ceux que vous pourriez consoler, guider et soutenir, repoussant la solidarité qui nous lie et qui nous impose de graves devoirs envers nos frères malheureux.

— Ah! ma fille! peut-on traiter ainsi le sacrifice que nous faisons de notre vie au Seigneur!

— Mais, ma tante, je ne comprends plus! Vous ne sacrifiez rien, puisque vous êtes heureuse! Et ne le fussiez-vous pas, je dis que vous désertez la vie naturelle, pleine de souffrances et de luttes, pour vous en créer une factice et stérile. C'est de l'égoïsme et de la lâcheté, quand ce n'est pas du fanatisme et de l'ignorance...

— Chut! J'entends sonner l'office du soir. Allons prier Dieu, mon enfant!

— Vous croyez donc qu'il ne pourrait s'en passer, ma tante?

— Je crois, ma nièce, que vous êtes une petite mauvaise!

— Qui vous aime quand même, ma chère tante.

PAULINE SOUCI.

AU PIED DU MUR

UNE FICELLE

J'en demande bien pardon à nos lecteurs, mais je me vois forcé, pour bien exprimer la pensée qui vient de poindre dans mon cerveau, de leur parler d'un homme pour qui nous n'avons qu'une médiocre sympathie.

Il s'agit de M. Veuillot.

D'après ce qui nous a été raconté dernièrement par l'un de nos amis de Paris, ce saint homme songe à sa réputation littéraire au moins autant qu'au salut de son âme. On sait combien les rares articles qu'il publie dans le Monde sont travaillés avec soin. Eh bien! ce n'est rien auprès de l'art qu'il déploie dans sa correspondance intime avec quelques-unes des illustrations contemporaines les plus diverses.

Ses lettres sont toutes, à ce qu'il paraît, de véritables petits chefs-d'œuvre.

Autant sa polémique de journaliste est épicée, agressive et cassante, et ses vers décollés et croustillants, autant son style épistolaire est empreint de bonhomie et de candeur enfantine.

Il veut qu'on sache qu'il excelle dans tous les genres.

Lorsque Nadar, quelque temps après sa ter-

rible descente dans le Hanovre avec son ballon le Géant, fut presque entièrement rétabli de ses nombreuses contusions, Veuillot lui écrivit une charmante lettre de condoléances.

— Dans ce péril imminent, lui disait-il en finissant, vous avez fait tout ce qu'il était humainement possible de faire. Malheureusement vous n'avez pas songé à Dieu! Ah! une autre fois, mon cher ami, en pareil cas, croyez-moi: jetez votre ancre en haut!

Jeter son ancre en haut!!!

Le mot fut trouvé joli; il fut répété, et il courut pendant huit jours tous les salons du faubourg Saint-Germain peuplé de ces petites marquises trotillon que Veuillot devait si bien arranger plus tard dans ses Couleuvres.

Quant à Nadar, il faillit se trouver mal à l'explosion de ce trope un peu hardi. Mais il ne tarda pas à reprendre ses sens, et, préoccupé de l'idée fixe qui le poursuivait à cette époque, il répondit sur le champ:

— Mon ami, vous êtes sublime... c'est-à-dire que nous le sommes tous deux; car votre ancre jetée en haut est l'idée jumelle, la sœur siamoise de mon plus lourd que l'air!

A la place de Nadar, moi qui n'ai pas d'idée fixe, j'eusse répondu à Veuillot:

— Saint homme, vous êtes un farceur! car vous savez très-bien que ça ne s'accroche pas en haut.

Mais vous savez aussi que c'est avec ces phrases sentimentales, vides et niaises, qu'on englué les ignorants et les sots et qu'on détourne leur attention des choses sérieuses et utiles.

Car, tandis que les badauds passent leur vie à regarder dans les nuages, qu'ils s'épuisent en efforts stériles, lâchant la proie pour l'ombre et perdant ainsi leur temps et leur peine, les élus du Seigneur s'occupent pour eux, avec une noble ardeur, des biens périssables de ce monde, et prennent charitablement la responsabilité de ces plaisirs matériels dont ils recommandent le mépris au vulgaire.

PIERRE LAGARGUILLE.

Le Brick à Brack de la semaine

Sur la Grand'Place-de-la-Croix-Rousse:

— Eh! bien, adhérons-nous au Congrès philosophique de Naples?

— Moi, j'adhère de tout cœur, et je suis prêt à cotiser, s'il le faut, mais je ne veux pas donner mon adresse.

— Tiens!..... et pourquoi?...

— Parce que.....

— Mais, enfin...

— Eh! mon cher, on ne sait ce qui peut arriver...

— Que veux-tu donc qu'il arrive?

— Eh! si le clergé reprenait le dessus... on nous ferait joliment passer au bleu!

(Historique.)

Poltron, va!... pour un enfant du plateau, c'est du propre!...

On te l'a dit, et je te le répète: les adresses des adhérents ne seront publiées nulle part...

C'est moi, J. Lebrûlé, qui l'affirme...

Te voilà-t-il rassuré?

Non loin de Lyon, le curé d'une petite commune fabrique et vend des scapulaires d'une forme toute spéciale...

A en croire le bonhomme, ces scapulaires sont un excellent préservatif contre la rage... pourvu toutefois que l'acheteur se paye en même temps une messe....

Le scapulaire et la messe coûtent deux francs.

Un de nos correspondants nous adresse cette question:

D'après les Saintes Ecritures il y a eu un déluge universel.

Or, l'on assure que toute la famille de Noé était blanche.

D'où viennent donc les noirs?

Samedi soir, l'Hydrophobe a été saisi dans tous les kiosques. L'autorisation de vente sur la voie publique a été retirée à ce journal qui se dit libre-penseur.

Il est jvrai que l'estampille du colportage a été donnée à un autre petit journal qui se dit clérical.

C'est une remarquable application du fameux système des compensations!

Vendredi dernier c'était fête à l'église dite de Jésus-et-Marie, desservie par les PP. Augustins, en l'honneur de deux héros appartenant à cet Ordre: saint Thomas de Villeneuve et saint Arbuès.

Après la cérémonie religieuse, le repas avait été copieux au couvent, et les libations un peu trop prolongées.

Une dispute s'éleva au réfectoire; elle dégénéra en rixe, et, après les coups de poings, on en vint à l'exercice du couteau.

Il fallut recourir à l'intervention des gendarmes; ceux-ci n'étaient pas éloignés, car ils ont une caserne dans l'intérieur même du couvent. Ils accoururent pour séparer et désarmer les combattants, mais plusieurs blessures plus ou moins graves avaient été faites.

On a arrêté les plus mutins; on les a dépouillés de leur froc, et on les a conduits en prison. (Journal des Débats.)

Ce n'était pourtant pas un banquet de Libres-Penseurs!

Notre ancien ami et collaborateur du Refusé, G. Richardet vient d'arborer à Paris le drapeau du Corsaire.

Son équipage est nombreux; nous y apercevons Jules Vallès, d'Alton-Shée, Emile Lambry, Fr. Damé, etc.

Dans la réserve, pareils à de vieux grognards, sont alignés Victor Hugo, Louis Blanc, Henri Rochefort, Jules Lermina, Gabriel Guillemot, etc.

On en parlera sur l'Océan!

Plusieurs de nos amis de Marseille se préparent à lancer le Corsaire Marseillais, journal littéraire et satirique...

Intrépides marins, ils vont hisser le pavillon de la Libre-Pensée...

Bon vent au Corsaire Marseillais!

Les pasteurs protestants viennent d'adresser leur réponse de refus à l'invitation du pape, qui les conviait à se présenter au concile œcuménique.

De cette réponse, nous extrayons les passages suivants:

« Quand le chef de l'Eglise catholique romaine est amené par les circonstances à convoquer un concile, c'est une chose qui ne touche que lui et ne concerne en rien notre Eglise protestante. Le fait en lui-même nous inspire seulement, comme chrétiens évangéliques, le désir de voir le pape reconnaître les imperfections de l'Eglise et contribuer ainsi à établir cette unité des chrétiens qui n'est possible que dans la vérité.

« Nous n'avons connaissance ni d'une constitution donnée par le Christ, ni d'une monarchie ecclésiastique fondée par saint Pierre et gouvernée après lui par les évêques de Rome. »

A cela, joignez le refus des évêques allemands, les Contres-Conciles de Naples, de Genève, de Bruxelles, les convents solennels de la Franc-Maçonnerie, les protestations des pères Hyacinthe, des Pilliers, etc... Si le pape avait su!... s'il pouvait encore!

Il n'y aurait peut-être pas de Concile œcuménique !

Mais le vin est tiré....

..

A propos de Troppmann :

Le juge interroge un bon Père :

« Vous étiez à tel endroit, vous avez donc dû voir passer l'assassin ? »

Le jésuite, en effet, avait vu l'assassin, mais ne voulait pas le dénoncer... Pourquoi ? On n'a jamais pu le savoir...

Le jésuite donc s'inclinant avec humilité et fourrant ses mains dans ses manches :

« Je jure devant Dieu, dit-il, qu'il n'est point passé par là. »

J. LEBRULÉ.

LES FOLIES DE LA FOI

Parlons des extases.

L'âme d'Osanna était tellement fixée en Dieu, qu'elle n'avait plus aucun désir et qu'elle ne pensait plus aux misères de cette vie périssable.

Toutes les fois qu'Ursule Bénincasa communiait, elle avait une extase qui durait jusqu'au soir.

Chez la bienheureuse Oringa, l'extase durait plusieurs jours.

Ignace de Loyola resta sept jours en extase; Madeleine de Pazzi et François de Paule, huit jours.

D'après une légende portugaise, un abbé du couvent de Villard serait resté en extase soixante-dix ans !

Les extatiques pénètrent les mystères des régions invisibles et communiquent directement avec les anges. Ils ont presque tous un ange qui les affectionne particulièrement et les accompagne en tous lieux.

Certaines religieuses avaient auprès d'elles les anges les plus séduisants.

Jeanne de la Croix disait que son ange était plus brillant que le soleil, beau au-delà de toute expression.

Sainte Françoise avait les rapports les plus intimes avec son ange, qui ne la quittait jamais et lui dictait toutes ses actions, se cachait le visage quand quelqu'un faisait une faute en sa présence, la touchant et lui parlant quand elle était tourmentée par les esprits impurs... Tout d'un coup elle se sentait inondée d'une sainte allégresse. Ne dévoilons pas plus longuement les relations de sainte Françoise Romaine avec son ange !

On sait que sainte Thérèse voyait souvent non pas un ange, mais le Seigneur lui-même à côté d'elle.

Un grand nombre de religieux ont vécu familièrement, comme les religieuses, avec leurs anges, qui prenaient souvent les traits de la forme féminine.

Frappés de ces rapports intimes des anges avec les religieux, quelques théologiens y ont vu la contre-partie divine des relations qui existent pour le mal, entre l'homme et le démon, dans la possession.

Les extatiques volent comme de vrais oiseaux.

On vit souvent Pierre d'Alcantara élevé en l'air, dans la contemplation, au-dessus du sommet des arbres.

Adélaïde d'Aldehausen, s'élevant un jour du lieu où elle priait, plana en l'air et revint à l'autel.

Sainte Colette était quelquefois emportée si haut par l'Esprit, que ses sœurs la perdaient de vue.

Saint François d'Assise entraîna un jour, dans son vol, le frère Maffei.

Jeanne Rodriguez emporta les deux religieux qui l'accompagnaient.

L'extase était parfois si puissante chez Dominique, qu'il restait toute la nuit la tête collée au plafond de sa cellule.

Saint Pierre Regala se trouvait en même temps à Jérusalem et dans l'Inde.

BENJAMIN GASTINEAU.

MURMURES.

Chants d'un Montagnard.

Vous souvient-il, ami lecteur, d'une annonce de librairie qui s'était, il y a quelques années, à la quatrième page de tous les journaux : « LA MONTAGNE, par Michelet, va paraître prochainement. » L'attente devint impatiente : étant donné le style chaud et coloré de l'historien, on prévoyait quelques pages magnifiques, senties, largement pensées sur notre immortelle Révolution. On pardonnait même d'avance à l'auteur ses sympathies outrées pour le caractère trop mobile de Danton, — qui n'eut peut-être qu'un beau jour dans sa vie et qui dès lors sembla prendre à tâche de le renier. On eût dit qu'il se repentait d'avoir terrassé les ennemis de la nation !

Enfin la Montagne parut; on l'ouvrit fiévreusement et... on y trouva une description de rocs et de rochers. Quelle déception ! C'était la seconde manière de Michelet, un pendant de la Mer et de l'Oiseau, et on eût voulu un tableau éblouissant de la Commune et de la Convention !

Quand Lafagette m'apporta ses Chants d'un Montagnard, je me rappelai le livre de Michelet, et je fus pris d'appréhensions : cette fois, du reste, elles pouvaient être justifiées ; car, comme il le dit lui-même en tête de son volume :

Le destin le fit naître à Foix.

Heureusement, si quelques pièces sont consacrées à la gloire des Pyrénées, le plus grand nombre est inspiré par un sentiment bien autrement puissant, bien autrement généreux. Pourquoi faut-il que le cadre de l'Excommunié nous interdise de suivre Lafagette sur un pareil terrain ?

Par les extraits de la préface publiés dans un précédent numéro, nos lecteurs ont pu se convaincre que l'auteur n'appartient à aucune école : c'est un poète, il est vrai, mais il n'a pas étouffé en lui la voix de la Raison; il a brisé net avec les ficelles spiritualistes des vieilles écoles. Il ne croit pas à la création de la matière; il ne jette pas au panier les arrêts de la science; il étudie, il travaille, il marche, et sa devise est : En avant !

Pourtant, et nous le constatons avec regret, nous trouvons une pièce intitulée : *Le Vœu de Jephthé*. Dans beaucoup d'autres encore il chante les louanges du Très-Haut, de son Fils et de son Esprit-Saint. Mais dans sa préface il s'excuse auprès du lecteur de ces vestiges de croyances surannées. Il explique que sa première éducation l'avait fait déiste, mystique, et que des études persévérantes, incessantes, l'ont seule conduit à l'athéisme. Tous, ou à peu près, nous avons souffert les mêmes maux; notre enfance a été gâtée par les rêveries de nos bonnes et de nos nourrices, qui, dans leur ignorance cruelle, pensaient nous mener à la félicité éternelle en annihilant notre existence terrestre, la seule dont nous ayons à nous préoccuper.

Quoi qu'il en soit, Lafagette regrette le temps qu'il a perdu à détruire les fausses notions dont il était imbu; et il nous promet de ne pas retomber dans le précipice. Nous en prenons acte.

Juger l'œuvre de Lafagette serait malaisé et peut-être superflu. En effet, comme le dit Georges Sand : « Lafagette a des éclaircissements de maîtres, et, à côté de puérilités emphatiques, il a du vrai souffle, des expressions heureuses, de l'habileté de langage et de l'inspiration. Ce qu'il fait est souvent mauvais, parfois très-beau, jamais médiocre. »

Du reste, notre collaborateur Flourens nous permettra d'emprunter plusieurs parties à l'excellente étude qu'il a consacrée dans la *Démocratie* aux Chants d'un Montagnard. Nos lecteurs ne pourront que nous remercier d'avoir passé la plume à l'ancien professeur du collège de France, au fils du savant le plus illustre et le plus regretté de notre époque.

«...Lafagette a cherché sa voie. Tombé comme d'une autre planète en ce monde de ramollissements, il ne s'est point laissé ramollir. Car il avait dans son sein les pics hardis, les torrents furieux, les majestueuses forêts de son pays natal, tout cela pour le soutenir et le protéger et le raffermir dans la lutte ardente.

« Alors il s'est mis à chanter, à chanter le beau, le vrai, le juste. Il s'est senti un devoir : faire entendre quelques mâles accents au milieu de l'universelle

symphonie d'efféminement, dire quelques vérités cruelles.

Flourens adresse à Lafagette le même reproche que nous lui adressions plus haut :

«...Blâmons-le de s'être laissé aller à employer ce vieux verbiage métaphysique si funeste à l'humanité, d'avoir osé écrire ce mot : Dieu. Pure métaphore, nous va dire Lafagette. Cela fait bien en poésie, précisément parce que c'est vague. Insuffisance de notre langage; vous dites à chaque moment : « un homme de cœur, » et pourtant vous savez parfaitement que le cœur est un muscle creux, n'ayant aucun rapport avec les sentiments. Laissez-moi parler de Dieu en vers et n'y point croire....

« Eh bien, non ! La poésie gagnerait beaucoup en beauté à être vraie, toujours vraie, complètement vraie; le mensonge l'enlaidit. Tout poète devrait être savant; la science a plus de splendeurs et de charmes que n'en ont toutes les légendes, toutes les mythologies, toutes les religions.

« Dire un mot sans savoir s'il représente une idée vraie, c'est commettre un faux, le pire de tous. Si Voltaire et Rousseau, ces deux grands poètes, n'avaient pas laissé aller leurs imaginations au déisme, nous n'aurions pas eu l'Être suprême de Robespierre et la réaction qui s'en est suivie. »

D'ordinaire les critiques, lorsqu'ils prennent à partie un cerveau en mal de poésie, choisissent dans l'œuvre une page, plusieurs au besoin : cela hausse le ton, et pour qui est payé à tant la ligne, la recette s'en ressent. Ce n'est pas le motif qui me pousse à publier la pièce : *Misanthropie*; mais elle nous indique l'origine de ces chants de haine et de douleur, et à ce titre il est bon de la publier. Au milieu de notre affaissement littéraire et moral, c'est chose saine que de se remettre auprès des écrivains énergiques, vivants, chaleureux, passionnés. Seul, le poète — ou l'homme — de tempérament sait rugir. Les glossements érotiques sont actes de rimailleurs de ruelles et d'alcôves.

Les minutes me sont amères,
Je n'aperçois qu'iniquités,
De l'aile battent mes chimères
Dans l'étau des réalités.

Un long vol de hiboux et d'aigles
Intercepte l'horizon bleu,
L'ivraie enveloppe les seigles,
L'homme meurt étouffé sous Dieu.

On bâillonne les philosophes,
On protège de vils cagots;
Maint noir renard qui lit ces strophes
En son cœur me voue aux fagots.

Tous les blêmes vomisseurs d'ombre,
De mes chants seront peu contents;
Leur meute pantelante et sombre
Me montre avec rage ses dents.

Nature profonde, je t'aime;
Aux premiers accords de mon luth
Tes beautés ont servi de thème;
Ondes, cieux et feuilles, salut !

A moi les antres gorgés d'ombres,
Germinal aux sourires verts,
Et, par une nuit, claire et sombre,
Les gouffres là-haut grands ouverts !

Un mot pour finir. Je pense superflu de recommander à nos amis la lecture de ces Chants montagnards; les critiques de Flourens, de Georges Sand, que j'ai reproduites, la longueur de l'étude que je leur ai consacrée, prouvent surabondamment que les vers de Lafagette sont dignes d'attention et qu'en leur compagnie il est aisé de passer quelques bons moments. Mais, je l'avoue, je crains que beaucoup ne soient forcés de se priver de ce volume. Il est trop cher. C'est là, au surplus, un blâme général à l'adresse de MM. les éditeurs qui spéculent trop souvent sur les publications destinées au peuple : un livre populaire doit être, par la modicité de son prix, à la portée de tous; c'est là une condition indispensable que la rapacité de boutiquiers, soi-disant dévoués, méconnaît presque toujours.

H. VERLET.

LES VICTIMES DU FANATISME

(Suite.)

J'ai raconté dans une autre feuille une vieille et triste histoire qui peut et doit trouver sa place dans l'Excommunié. J'aime à reproduire, afin de les propager, ces preuves incontestables de l'esprit cruel que

l'idée religieuse fait généralement naître dans le cœur de la plupart des hommes.

A force d'entasser les preuves et les faits les uns sur les autres, nous finirons bien, sans doute, par démontrer à la population laborieuse combien il est intéressant pour elle de n'accepter rien de confiance; courber son intelligence et son jugement devant un mystère, parce que des gens, intéressés à le faire croire, assurent qu'ainsi est l'ordre de Dieu, c'est tout bonnement absurde.

Les catholiques se moquent des Musulmans qui croient au tombeau de Mahomet s'élançant miraculeusement sous la voûte de la Mosquée, et ils nous enseignent sérieusement que Jésus est sorti de son sépulcre pour monter au ciel.... Pourquoi rire du miracle oriental, si on tient à nous convaincre du miracle catholique ?

Les prêtres des dogmes modernes sont plus forts que les augures de nos ancêtres, ils savent se regarder sans rire; et s'ils sont ennemis entre eux à cause de la concurrence qu'ils se font mutuellement, en revanche ils s'entendent parfaitement pour proscrire la discussion des mystères et des miracles; ils ont besoin tous d'une population soumise et servile, aussi tous exigent-ils la foi la plus absolue en leurs faits et dires, et, grâce à cette soumission, à cette servilité qu'ils obtiennent en entretenant une ignorance complète, ils peuvent impunément commettre les crimes les plus affreux avec l'approbation tacite des masses.

..

« Pierre Torregiano, ce libre sculpteur Florentin, travaillait pour un grand d'Espagne, à une statue de l'enfant Jésus. Le prix n'était point fixé, mais l'acheteur fort riche avait promis de payer l'œuvre selon son mérite. Torregiano fit un chef-d'œuvre que le seigneur admira avec enthousiasme, et le lendemain il envoya ses serviteurs avec d'énormes sacs d'argent. A cette vue, l'artiste se crut dignement récompensé; mais en ouvrant les sacs il y trouva trente ducats en monnaie de cuivre.

Justement indigné, il saisit son marteau, brisa la statue et chassa les domestiques avec leur argent en leur ordonnant de raconter à leur maître ce qu'ils avaient vu. A cette nouvelle, le seigneur se rendit chez le grand Inquisiteur accusant l'artiste d'avoir porté la main sur l'enfant Jésus.

Torregiano poursuivi pour ce fait par le tribunal de l'inquisition, fut mis à la torture et expira dans les plus horribles supplices.

Dans ce temps, un acte d'iniquité pareil, s'appelait justice divine !....

Torregiano était l'auteur du beau monument de Henry VII, à l'abbaye de Westminster. »

..

Michel Servet, théologien, né en 1511, à Villanueva, petite ville d'Aragon, avait étudié la médecine en France et parcouru presque toutes les villes universitaires de l'Europe. Il vint en dernier lieu se réfugier à Vienne, en Dauphiné, où il pratiqua l'art de guérir. C'est là qu'il composa son livre de *Christianismi restitutione*, dans lequel il osait attaquer la très-sainte Trinité.

Dénoncé à l'inquisition par Calvin, il fut poursuivi, traqué, et enfin fait prisonnier par le parti catholique de Genève.

Son procès se fit promptement, il était nécessaire, dans l'intérêt de l'église, de donner un exemple et d'arrêter un homme de science et de cœur dans la voie audacieuse que Servet paraissait vouloir tracer. Il fut donc jugé et condamné à être brûlé comme un hérétique avec son ouvrage.

« Par un raffinement tout à fait religieux, le bûcher et le poteau auquel était lié Servet furent composés de bois vert, de telle sorte que le malheureux attendit une heure avant d'être enfin dévoré par les flammes. »

(Voir les remarquables essais d'histoire et de critique scientifique de notre ami A. Reynard, 1865.)

C'est ainsi que les hommes d'initiative

sont traités partout et toujours par les adorateurs de la divinité, par les croyants de cette vie future pour laquelle on exige de nous le sacrifice de la vie présente.

Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras, c'est pour cela, lecteurs, que je vous conseillerai de ne jamais lâcher la proie pour l'ombre. Que pensez-vous de cette mansuétude Catholique, Apostolique et Romaine? Que pensez-vous d'une religion qui cherche constamment ses victimes parmi les hommes d'élite?

Nous voulons la lumière dans les esprits, c'est à cause de cela que nous détestons les égorgeurs qui sous un vain prétexte religieux enlèvent à l'humanité ses pionniers les plus vigoureux et les plus dévoués.

Quand en finirons-nous avec cette sombre puissance!

Quand nous saurons..... Dépêchons-nous donc d'apprendre!

CH. LE BALLEUR-VILLIERS.

LE GRAND HOTEL DES JÉSUITES,

A LYON.

Le grand hôtel des PP. jésuites, sis dans la rue Sainte-Hélène, n° 12 et 14, par 2° 29' longit. E. 43° 46' latit. N., est borné :

Au nord, par le monastère des pauvres sœurs Clarisses de l'Étroite Observance (qui font construire une église superbe).

Au nord-est, par la caserne des gendarmes, ex-couvent de la Visitation, où saint François de Sales rendit le dernier soupir.

Au nord-ouest, par le couvent de la communauté de Bon-Secours.

Au sud-est, par l'école des frères. — Au nord, à quelques pas dans la rue Boissac, se trouve le couvent du Sacré-Cœur de Jésus, pensionnat de l'aristocratie lyonnaise.

Quelques mots sur chacun de ces établissements me paraissent nécessaires pour bien mettre en relief la situation heureuse choisie par les PP. jésuites pour la construction de leur usine.

Les clarisses sont aux jésuites ce que les carmélites sont aux carmes.

Je m'explique :

Les carmélites ont des règles excessivement sévères et rigides ; elles sont *hypercloîtrées*. Et, comme plus un ordre est riche en mortifications, plus il a le privilège d'attirer les nobles héritières, les PP. jésuites qui n'avaient pour tout ordre de femmes que quelques petits *ordinels* à l'eau de rose, créèrent, l'an 1631, pour combler cette lacune, le sordide ordre des clarisses, dont l'observance est plus raide que la justice ; c'est beaucoup dire.

La communauté des gendarmes, dont saint François de Sales serait le fondateur, s'il faut en croire l'inscription apposée sur la maison, est de toutes celles que j'ai énumérées, sans même en excepter celle des jésuites, la plus utile, la plus conforme au but de l'humanité.

Les sœurs de Bon-Secours gardent les malades à raison de deux francs par jour, on les nourrit par dessus le marché ; mais il ne faut pas qu'il y ait d'hommes célibataires à la table commune ; il ne faut pas non plus qu'elles mangent avec les servantes : leur chasteté et leur humilité le leur interdisent.

Cette association purement industrielle, puisque ses membres ne soignent point ceux qui ne peuvent pas payer, marche très-bien depuis que M. de Serres et les PP. jésuites la dirigent ; les règles de saint Ignace y font merveille, comme partout où elles ont pu implanter leur *perinde ac cadaver*, cet horrible dogme de l'obéissance passive, qui réduit l'être humain à l'état de machine inconsciente, obéissant aveuglément au supérieur.

Les PP. jésuites sont les directeurs ordinaires de la communauté, ils y prêchent les retraites et ils y attisent le feu sacré de la foi ; aussi tous les jours, à n'importe quelle heure, les voit-on aller de chez eux à la maison des bonnes sœurs : il n'y a que la rue à traverser ; aussi ça se passe en famille : on ne quitte pas ses pantoufles, on laisse la soutane flotter négligemment entr'ouverte, sans ceinture... et le petit bonnet carré est posé crânement sur l'occiput. Enfin, c'est attendrissant !

Heureuses sœurs ! heureux pères !

Les frères ignorantins gisent au sud-est : leur immeuble est adossé au jardin de l'hôtel des PP. jésuites, tout au fond d'un impasse ; ils sont très-bien cachés. Qu'en dirais-je que vous ne sachiez déjà? Qu'ils

sont un peu beaucoup jésuites ; mais jésuites du pauvre? Que leur institut est une maille du grand filet cléricat!

Arrivons au *Sacré-Cœur* de la rue Boissac, le pensionnat aristocratique où les religieuses, armées d'une simple lettre d'obédience, éduquent la fine fleur des poés sociaux.

On y apprend l'Histoire moderne (quand on l'y apprend) sur le célèbre ouvrage du jésuite Lorient ; on étudie l'Histoire du peuple de Dieu, par le P. Berryer, et la Vie de Jésus-Christ, par le P. de Ligny, deux ouvrages d'une haute moralité!

C'est la grande fabrique de mères catholiques *ultramontaines*, amalgamées d'après le procédé jésuitique, ne séparant pas plus le trône de l'autel, que l'autel du pouvoir temporel.

Les bons pères jésuites, seuls, ont accès dans le pensionnat, pour confesser, enseigner, diriger ces jeunes âmes, pour les prémunir contre les dangers du monde, pour mener à Jésus celles qui s'y croient appelées et se ménager pour plus tard celles qui préféreront la route impériale du mariage : car lorsqu'ils tiennent une âme, ils la serrent bien, et la pauvre est vouée au jésuite directeur jusqu'à la fin de son corps.

Epouses, elles procréeront de jolis petits pour alimenter les nombreuses écoles jésuitiques de Montgré, d'Avignon, de la rue des Postes, etc. etc. ; jeune graine de zélés pontificaux !

Je me résume :

Les PP. jésuites sont dans la rue Sainte-Hélène au milieu de leurs possessions, entourés d'une grande partie de leurs fidèles et protégés par les gendarmes.

Ils sont le centre de vie et d'action du troupeau que je vous ai peint ; chez eux, tous ces êtres humains viennent prendre le mot d'ordre, viennent soulager leurs âmes et retremper leur énergie. Ils sont le cerveau qui pense, et les autres, les membres qui agissent.

Nous avons établi la situation géographique de l'hôtel des PP. jésuites, nous continuerons par l'histoire de sa fondation d'après des documents authentiques.

Karl BRUNNER.

CRÉATION SELON LA GENÈSE

IV.

La pomme croquée.

Par une belle matinée de printemps, l'Éternel, faisant sa promenade ordinaire, aperçoit nos amoureux dans un bosquet de chèvre-feuille et de roses sans épines.....

« Enfants, leur dit-il, vous aimez, c'est me bénir ! — Donc, aimez-vous — je vous ai créés pour l'amour — Cependant ne trouvez pas mauvais que je mette une condition à votre sempiternelle félicité..... Vous voyez d'ici cet arbre aux fruits veloutés?..... c'est l'arbre de la Science du Bien et du Mal.....

— Oh ! les jolies pommes !..... s'écria la gourmande Eva.

— Eh bien, ma mie, il ne faudra pas y toucher..... Retenez bien ceci : si vous vous avisez d'en manger, vous mourrez de mort et je me fâcherai pour tout de bon. »

Là-dessus, Dieu continua sa promenade...

En proie à cette curiosité native qu'elle a léguée à toutes ses petites-filles, la première femme se mit à rêver à cette défense !.....

Longtemps, nos premiers parents évitèrent le fourré où l'arbre étalait ses fruits interdits.....

Pour ne pas succomber à la tentation, le couple allait s'ébattre sur les collines d'Heuila.....

Mais l'heure du péché allait sonner..... heure fatale !.....

L'aube blanchissait à peine les monts de l'Éden.....

Eva quitte l'époux qui sommeille insoucieux, et furtivement s'engage dans le sentier de perdition.....

Le démon la guettait.....

Sous la forme du serpent, il se glissa sous le pommier.....

— « Pourquoi ne manges-tu pas du fruit de tous les arbres du Paradis ?

(1) Voir le numéro 17.

— Dieu l'a défendu, répond l'innocente.
— Bah ! c'est qu'il a peur que vous en sachiez autant que lui.....

— Si nous touchons à cet arbre, nous mourrons.

— Pas du tout... vous serez semblables à Dieu..... sachant le bien et le mal.....

— Je n'ose pas.

— Ose toujours..... la saveur de ce fruit est si douce !.....

C'est alors que d'une main tremblante Eva détacha la pomme, la porta à ses lèvres.....

Indè prima mali labes !..... de là l'abominable péché originel !.....

Adam s'avancait inquiet.....

— Ami, lui dit Eva..... mange aussi, c'est bon.....

Notre bon père céda.....

Et deux baisers furent échangés.....

Et le démon s'enfuit sifflant une joyeuse ariette.....

Et voilà, sans rire, comment l'Enfer prit naissance !

D^r WANDICK.

Nous sommes obligés de renvoyer à samedi la suite de notre feuilleton :

LE VRAI DIABLE DE MARGA...

Indifférence en matière sacerdotale.

Quelle plus belle page, pour un début dans un journal dont le titre me séduisit si fort et dont le drapeau m'engagea à combattre sous son ombre, que celle à faire sur le prochain concile oecuménique !

Mais, croyez-vous vraiment qu'il soit aussi à craindre que le dit M. Ricciardi dans un appel aux Libres-Penseurs, ce concile ?

Moi, j'avoue n'y croire que médiocrement, et je ne vois autour de moi que des gens de ma sorte.

Hélas ! s'ils n'avaient le bon boire et le bon manger, toutes les douceurs de la vie matérielle, les pauvres prêtres seraient bien à plaindre aujourd'hui, car les hommes les délaissent ! c'est certain. Regardez :

Les Libres-Penseurs, les *excommuniés*, sont leurs adversaires directs ; c'est l'ennemi. Ils élèvent la voix pour éclairer.

La population ouvrière en naissant à l'esprit moderne, en ouvrant les yeux à la raison, est devenue peu à peu affranchie, de fidèle qu'elle était, et les extrémités de son énorme masse touchent en haut les Libres-Penseurs et en bas les indifférents.

Les indifférents, c'est-à-dire les paysans qui vont encore à la messe comme les moutons de Dindenaut allaient à la mer, mais qui, sortis de là, gouaillent M. le curé et laisseraient brûler le bon Dieu plutôt que de se roussir les cheveux, s'inquiètent-ils du concile ? Mais ils ne savent même point ce que c'est.

Nous sommes bien loin des conciles de Nicée et d'Alexandrie, bien loin des différends de l'Eglise d'Orient et de l'Eglise d'Occident, bien loin du plus rapproché concile de Trente, qui changea tant la religion.

Le prêtres, de nos jours, forment une caste qui parcourt le monde. L'habitude de les voir fait que leurs vêtements particuliers n'attirent même plus nos regards. Ils sont un corps organisé poursuivant une entreprise, rien de plus.

Leurs affaires ne sont plus les nôtres.

Cependant, comme il est triste pour la philosophie de voir subsister ce qu'elle qualifie de préjugé, elle doit travailler à le faire disparaître et partant applaudir et adhérer au programme de M. Ricciardi.

On verra donc au mois de décembre deux conciles en Italie. Le premier, celui des *excommuniés*, à Naples ; le second, celui des *bénis*, à Rome.

La première de ces assemblées, plus nombreuse moralement, le sera moins effectivement ; car les Libres-Penseurs, enfants du peuple, sont souvent pauvres et ils ne pourraient même point faire le voyage de Naples sur l'âne qui fut la monture de Jésus.

Personne ne manquera à la seconde. Les princes de l'Eglise se transporteront à Rome sur les moelleux coussins des coupés-lits, et arrivés, ils feront chatoier au soleil d'Italie les pierreries de leurs costumes sacerdotaux ; ils offriront aux yeux curieux le spectacle féerique de toutes leurs richesses. Et quand ils auront discuté, avec toute la conviction dont ils sont certainement imbus, ils sortiront de leurs stalles en laissant traîner la queue de leurs robes sous les yeux d'un peuple abruti et misérable.

Et après qu'ils seront sortis, ceux qui les auront regardés détourneront la tête et on n'y pensera plus.

Voilà, mon cher Brack, quelques réflexions au courant de la plume ; première lettre que je ne veux point clore sans recommander ici un petit livre de notre confrère et ami Charles Sauvestre, qui est spirituellement édifiant : *La Sonnette du Sacristain*.

Edgar MONTEIL.

En vente, le samedi matin 9 octobre, le n° 10 de l'**HYDROPHOBE**, journal mordant.

PRINCIPAUX ARTICLES :

Un Contraste (l'HYDROPHOBE). — Le Grec (Barrillot). — Comment de nos jours on chasse les démons (Le Corse). — Quand on attend ses messes (A. y. C.). — Oppressions de voyage (Joly C.). — Physiologie de la Réclame. — Nausées. — Théâtres, etc.

Feuilleton : UN BARON COMME IL Y EN A PEU.

PETITE CORRESPONDANCE.

GEORGES GREGORY. — Splendide, votre *Nouveau Monde* !... A bientôt !...

M. D. GREFF. — Demain, la bête sera crevée... Quelle pourrit ! En paix !...

F. F. — Bon, reconnu... un vieil ami ?

P. LAC. — C'est par de tels cœurs, de tels cerveaux que la Libre-Pensée vaincra...

P. D. (Villefranche). — Belles strophes... mais il nous faut si peu, si peu de vers !

LOUIS CORDELL. — Vous touchez à un vice terribles, trop commun !... Mais de cela la confession est-elle la seule cause ? — C'est un simple fait divers, non une étude.

FILLERON. — Trop tard pour l'insertion. — Réfléchissez quelque peu, et vous-même répondrez sans peine à votre question indiscrète.

EN VENTE

Chez tous les Libraires et au Bureau des journaux, 34, rue Tupin

SATIRES

PAR

Pierre LAGARGUILLE

40 centimes

50 centimes rendu franco dans toute la France.

EN VENTE

Chez tous les Libraires

DÉISME

ET

ATHÉISME

Par M^{me} V. HANDET

Prix : 25 centimes

L'un des gérants : GROS-DENIS.

Lyon, Association typographique. — Regard, rue de la Barre, 12.